

François avait été profondément marqué par l'évacuation du sang. La cuve qui se situait sous leurs pieds fut la source de malaises et de cauchemars qui ne disparurent jamais tout à fait. Il essayait d'imaginer combien de milliers de litres de sang stagnaient dans cette cuve, et quel obscur pouvoir de mort pouvait jaillir des effluves corrompus. La cuve était rarement nettoyée. Le directeur disait que ce n'était pas nécessaire, le sang se décomposait de lui-même. Mais il ne pensait pas à l'accumulation du pouvoir de mort. Dans l'esprit du jeune homme, il était impossible que ce mélange gras, malade, se décomposant sans cesse, chaud et froid à la fois, ne soit le lieu idéal d'une gestation totalement hostile. Que quoi qu'il arrive, la mort savait où se cacher, et où se nourrir d'une concentration infinie de mal, de souffrance, de douleurs au-delà de toute expression.

Le cœur du visiteur se soulevait, repu et mortellement touché. Sa réaction fut de ne pas aller jusque-là. François sut reconnaître son dégoût avant de s'abîmer en lui, et choisit de ne pas l'affronter, déposant les armes devant le même obstacle que les autres membres de l'abattoir, devant une souffrance dont les hommes comme son père s'interdisaient de prononcer le nom. Et

cela ne fut pas difficile car, hormis l'inconfort des premières minutes, il ne fut pas horrifié par les saignées successives des animaux. Il se sentait irresponsable. Au contraire, son attention était toujours sollicitée. Des événements se produisaient dans chaque petite salle de l'abattoir, et cela le changeait du lycée, et de la fausse bienveillance qu'il avait élevée au rang d'ennemi. L'atmosphère du lieu évoquait la colère, l'émeute, la proximité du danger, du déchaînement. C'était le contraire d'une bulle paisible protégeant du monde dangereux. Ici, les révoltes individuelles trouvaient une justification acceptable, dans l'accomplissement de l'acte banni par excellence, la plus grande question de l'homme, et son effroi le moins avouable. Les ouvriers de l'abattoir assimilaient toute la cruauté, et plongeaient dans le feu. Tout était possible dans un tel microcosme. La loi existait encore, mais molle, vacillante, un écho du réel brouillé par les vapeurs de sang.

Lorsque son père et lui furent à l'extérieur de l'abattoir, la sensation ne disparut pas. Demeurait dans le corps une chaleur désagréable sur l'instant, une impression de ne plus être le même homme. Il aperçut encore, en croisant la file des animaux avançant vers leur mise à mort, un employé empoigner et tordre la queue d'une des vaches,

qui refusait d'avancer. Il ne regarda pas le visage de l'employé ; il dut pourtant y entrevoir quelque chose, car sa respiration s'était arrêtée durant une dizaine de secondes.

La vague de chaleur s'apaisa, perdit son caractère malsain, mais elle ne quitta plus le corps du visiteur. Celui-ci n'était pas encore familiarisé, il apprenait, il absorbait. Son père, lui aussi, avait vécu cette expérience, comme tous ceux qui entraient un jour dans un abattoir, mais il avait oublié, tant la substance de son corps et cette vague de chaleur ne faisaient plus qu'une seule entité. Devant eux, la file d'animaux progressait dans le couloir entre l'enclos et la plate-forme où ils recevraient, l'un après l'autre, indéfiniment, la tige de métal du pistolet d'abattage, qui manquait son tir neuf fois sur dix, laissant l'animal se balancer sur le treuil, avec sa terreur impuissante et sans ennemi.

★

Il laissa son père en arrière et fit seul le chemin de l'abattoir jusqu'à chez lui. La maison de ses

parents était distante de cinq kilomètres, il en avait donc pour plus d'une heure de marche. Sur le chemin, il lui arrivait d'enfoncer le pied dans une flaque de boue et de glisser, mais il se rétablissait vite. Ses pensées allaient et venaient entre le paysage et l'abattoir qu'il venait de quitter. Quelque chose le gênait, mais il ne savait pas si cela avait un lien avec le calvaire des animaux, ou avec les difficultés de ses derniers jours à la maison. Son avenir se parait de toute la grisaille bêtifiante de sa région.

Alors qu'il approchait de la ville, il aperçut une prairie, dans laquelle un âne broutait de l'herbe. L'âne n'avait pas de compagnon. Il redressa les oreilles lorsqu'il vit l'inconnu se diriger vers lui, jusqu'à la barrière. Il releva la tête quelques secondes, puis la baissa et poursuivit son activité. Les ancolies, les pâquerettes, les épervières orangées coloraient la prairie, et le soleil réveillait les odeurs piquantes du domaine. L'odeur, surtout, troublait François. Elle lui faisait penser à la peau d'une femme, encore endormie, dont chaque cellule, l'une après l'autre, frémissait juste avant le lever du jour. Quand il pensait à la peau d'une femme, il rêvait en réalité, car il n'en avait jamais connu. Et la prairie, cette après-midi-là, lui apparaissait plus étrangère que jamais.

François se sentait exclu du paysage en face de lui. Il sentait trop combien sa propre existence importait peu dans la progression des mouvements de l'âne, dans les frottements des feuilles entre elles. Tout se passe sans toi, semblaient-elles dire. Tout s'accorde, et respire, et s'épanouit en dehors de toi. Avant qu'il ait pu mettre des mots sur cette pulsion de dégoût qui investissait son corps, à ce moment paisible de la journée, son cœur frappait si fort à l'intérieur de sa poitrine que tout son être en était ébranlé. Tu n'existes pas. Tu n'existeras pas. Voilà ce qu'il entendait sous le flux de sang qui semblait le noyer, là, au milieu de la prairie, sous un soleil inattaquable. Tu n'existeras pas, car le monde ne t'a pas attendu. Sa médiocrité lui sauta aux yeux, comme une « goutte de lumière » étincelant dans l'opacité de la nuit.

★

Pourtant, la relation entre François et son père connut quelques moments, non pas chaleureux, mais apaisés, où le risque de l'hostilité ne suffisait

pas à recouvrir l'apparence de paix qui les entourait pour quelques heures. Ces moments correspondaient aux jours de rencontres, autrefois, avec Robert.

À quelques mètres de la maison familiale, dans une grande propriété d'une dizaine d'hectares, vivait un éleveur. François s'en souvenait, car jusqu'à ses quinze ans son père l'emmenait avec lui. Ils se rendaient chez Robert à pied. Celui-ci menait une vie ascétique, et ne parlait jamais de lui. Plutôt de son activité. Il ne possédait pas de télévision, chose curieuse à cette époque. L'entretien des cochons de son élevage l'accaparait tout entier. Sa petite ferme sentait l'urine chaude, le foin, les odeurs piquantes qui s'échappaient du bois voisin. François fut frappé du soin avec lequel Robert traitait les animaux. À l'époque, il n'y fit pas attention, mais plus tard il se souviendrait de cet homme. Son cerveau d'enfant avait certainement perçu la singularité de l'éleveur, avant que le temps ne lui creuse la tête. Robert aimait les animaux dont il s'occupait. Si quelque chose n'allait pas, il le lisait dans leurs yeux, sans retard. Attentif, il prenait contact avec le vétérinaire chaque fois qu'un comportement inhabituel le tracassait.

Il possédait une vingtaine de cochons de Piétrain, cheptel qui obéissait à un roulement

annuel. Dans une petite grange, à l'écart des autres, Jeannot, un vieux cochon qu'il avait décidé de ne pas vendre à l'abattoir, terminait sa vie paisiblement. Il avait quatorze ans. Robert se gorgeait de fierté lorsqu'il pensait à l'âge de son petit favori. L'âge des cochons, dans les élevages de ses amis, et également dans le sien, atteignait avec peine un an. Certains d'entre eux mouraient avant d'être envoyés à l'abattoir, à cause des conditions d'élevage, de l'utilisation inconséquente des antibiotiques, de la forte sensibilité des animaux au stress, de l'élimination des individus trop faibles, de l'alimentation spécialisée où le lait maternel est proscrit. Robert essayait de se différencier des autres éleveurs, même s'ils étaient ses amis. Il donnait des antibiotiques, mais ne tuait pas les petits animaux qui lui paraissaient vulnérables. Il les laissait vivre, et certains s'affermisssaient, notamment parce qu'il ne les séparait pas de leurs mères. De même, il ne castrait pas les porcelets mâles. Selon lui, cette pratique s'apparentait à une torture, puisqu'elle s'effectuait sans anesthésie. Dans certains pays d'Europe l'anesthésie était obligatoire, mais le sien n'en faisait pas partie. Aurait-il même su agir ainsi? Sa propre expérience de spectateur de la souffrance des animaux, tels qu'ils étaient manipulés par ses parents dans la ferme familiale, fut à l'origine de son refus.